
ENFANTS DES TOILES

FESTIVAL DE CINÉMA

9-17 FÉVRIER 2018

L'ENTR
ACTÉ

SCÈNE CONVENTIONNÉE
SABLÉ-SUR-SARTHE



MENINA

Cristina Pinheiro

À partir de la 5^{ème}

En 1979, Luisa, 8 ans et demi, est la fille d'immigrés portugais qui ont fui la dictature. Née en France, elle grandit dans un monde d'adultes entre une mère analphabète et un père nostalgique et alcoolique. La réalité de Luisa devient plus cruelle encore quand son père la prend comme unique confidente. Il va mourir et cela, elle ne le croit pas.

« Dans des paysages camarguais magnifiquement mis en lumière, cette fillette (menina en portugais) nous rappelle qu'il faut connaître ses racines pour pouvoir en faire le deuil. »

Télérama

France / Portugal - 2017
1h37 - VOST

Avec Naomi Biton, Nuno Lopes,
Beatriz Batarda, Jean-Claude Dreyfus,
Thomas Brazete...

Ce dossier a été réalisé à partir des éléments
de communication fournis par SND Distribution.

Séances

Vendredi 9 - 18h

Lundi 12 - 14h

Mercredi 14 - 20h30

Samedi 17 - 16h

ENTRETIEN

avec la réalisatrice Cristina Pinheiro

Cette petite fille née en France de parents portugais qui peine à trouver son identité et doit affronter la disparition de son père dans *Menina*, c'est vous ?

Oui, c'est un film très autobiographique que j'ai écrit après avoir perdu mes parents : mon père d'abord, puis ma mère, peu après, alors que j'étais en pleine construction du scénario. J'étais la seule des trois enfants à avoir vu le jour en France : mes racines disparaissaient. J'ai voulu en garder la mémoire, me retrouver, en quelque sorte, dans le rôle d'une passeuse.

Pourquoi situer le film en 1979 ?

Pour prendre du recul et créer une distance qui permette de mieux faire comprendre la difficulté d'appartenir à deux cultures ; pouvoir s'interroger, par exemple, sur ses voisins comoriens dont la petite est née en France... L'Histoire sert à cela. Et puis, les années soixante-dix correspondaient au rythme et à la poésie que je souhaitais pour *Menina*. On ne vivait pas en 1979 comme on vit en 2017, les mobiles et internet n'existaient pas...

Luisa, l'héroïne, porte beaucoup de responsabilités sur les épaules : surveiller son père pour éviter qu'il ne boive trop et recueillir du même coup ses confidences, aider sa mère dans les tâches administratives...

Elle joue un rôle qui ne devrait pas être celui d'une enfant. À part son frère, qui la traite comme une fillette de son âge, il n'y a qu'à l'école où elle a un véritable espace de liberté.

Elle se revendique française, corrige ses parents lorsqu'ils font des fautes, reprend son frère qui vouvoie ses parents comme il est d'usage au Portugal, et va jusqu'à traiter sa voisine de « sale portos ».

Luisa se retrouve dans la problématique de cette fameuse identité nationale dont on nous parle tant. Qu'est-ce qu'être français quand on a des parents portugais, qu'on est née en France et qu'on est élevée à l'École de la République ? Luisa a besoin de se forger sa propre identité qu'elle ne trouve pas au sein de sa famille et pense qu'elle doit choisir entre être française ou portugaise. J'ai moi-même longtemps vécu ce dilemme. Il n'y a pas de choix à faire en réalité : elle est les deux. C'est pour cela que j'ai voulu démarrer le film un 25 avril, jour de la révolution des Œillets qui marque la fin de la dictature de Salazar, et de le terminer un 14 juillet, jour de la prise de la Bastille : Luisa est née de ces deux révolutions-là.

Saint Lazare, Salazar : elle est obsédée par ce nom...

Qui est ce saint dont on parle si mal autour d'elle ? C'est une question qui taraude tous les enfants issus de l'immigration portugaise et, comme les adultes refusent de leur répondre, ils restent avec leur interrogation : si ce Lazar est un saint, cela veut-il dire qu'il ne faut pas aimer les saints ?

João, le père, est le seul à raconter à sa fille les événements qui se sont déroulés au Portugal...

Et j'aime que ce récit soit fait à une enfant. Cela permettait à la réalisatrice que je suis de le transmettre aux spectateurs d'une manière simple et compréhensible. On parle peu de la dictature de Salazar et de l'exil des Portugais vers la France - personnellement, je n'ai pas le souvenir d'avoir étudié cela à l'école.

À quel moment vos propres parents ont-ils immigré ?

Mon père est arrivé clandestinement en France à la fin des années soixante. Ma mère l'a rejoint en 1970 : Salazar avait ouvert les vannes, les femmes qui allaient rejoindre leur mari avaient droit à un passeport. Mais elle a dû laisser mes frères qui ne sont venus que quelques mois avant ma naissance. Ça a été affreux pour elle. Je l'ai interviewée un jour, j'ai des heures d'enregistrement où elle me raconte son histoire ; elle bascule constamment du français au portugais, c'est un récit incroyable.

Le récit du père est terrible et très poétique en même temps ; à son image.

João est un romantique, dans le meilleur et dans le pire sens du terme, il est sans cesse à la recherche de l'amour. Tout le temps. À tout prix. Et il ne le trouve pas. C'est pour cette raison qu'il boit. Quand il est ivre, il est libéré des contraintes qu'on lui impose.

La scène où il cherche frénétiquement son passeport pour rentrer au Portugal alors qu'il est saoul est bouleversante. On ressent viscéralement son désir de revoir son pays.

L'alcool le désinhibe, il peut enfin dire ce qu'il ressent : être malheureux, sourire, aller vers sa femme sans se préoccuper qu'elle l'envoie balader, prendre sa fille dans ses bras. Son addiction est probablement liée à l'exil, la maladie qui le frappe l'accélère. Boire, chez lui, est une forme de pudeur.

Une pudeur qu'il pousse à l'extrême lorsqu'il fait mine de se transformer en monstre alors qu'il est en train de s'étouffer au cours d'une des crises que déclenche sa maladie.

Je l'appelle la séquence de l'ogre - c'est une de mes préférées. La crise du père n'est évidemment pas réaliste, mais on est dans le regard de cette fillette et je ne fais pas un documentaire sur le cancer du poumon. Je trouvais intéressant qu'on sente que ce type, qui a des difficultés à respirer, utilise cette douleur pour faire rire sa fille quand il surprend son regard : il lui a dit la veille et sous le sceau du secret, qu'il allait mourir, il ne veut pas qu'elle ait peur de lui.

C'est un secret lourd pour une petite fille. Pourtant, la seule chose qui préoccupe Luisa est cette femme qu'elle a vue sur la plage avec son père et qu'elle a baptisée « La blonde de la comète »...

Elle est encore trop petite pour pouvoir analyser l'information donnée par João. L'apparition de cette blonde va prendre toute la place et lui permettre d'évacuer ce que lui a dit son père...

Tout en déclenchant en elle les mêmes craintes : la peur de le perdre.

Bien sûr. Cette femme blonde est la mort qui va le lui enlever. Il y a quelque chose d'un peu magique là-dedans. Existe-t-elle ? Est-elle un fantôme de Luisa ? Jusqu'à la fin, le doute est permis.

C'est avec sa fille et seulement avec elle que João réussit à bâtir une vraie relation. À elle aussi qu'il lègue son histoire en héritage...

J'ai commencé à écrire *Menina* - « la fille » en portugais, en pensant à mon propre père. J'avais besoin de réfléchir à la relation que j'avais eue avec lui, tellement différente de celle qu'avait connue mes frères. L'un d'eux m'a même dit un jour : « Je ne connais pas cet homme dont tu me parles. On n'a pas connu le même, tu veux que, moi, je te parle de mon père ? ». Cela n'avait effectivement rien à voir. J'étais sidérée.

João n'a qu'un fils et n'arrive effectivement pas à communiquer avec lui...

João ne sait pas faire avec Pedro, ce fils, né au Portugal et parfaitement intégré, qu'il sent bien dans sa peau et dans son temps. Pour les besoins de la fiction, j'ai trouvé plus simple que Luisa n'ait qu'un frère. Pedro va prendre la place du père, celle de l'homme dans la maison. Pedro n'en a plus - ni au Portugal, ni en France, ni même sur terre.

On le sent encore très amoureux de sa femme qu'il appelle « La voleuse » parce que, dit-il, elle lui a volé son cœur.

Elle ne l'a jamais aimé. Elle a appris à l'apprécier, c'est autre chose.

Elle peut se montrer très dure avec lui.

Elle crie après lui chaque fois qu'il rentre saoul, elle ne peut pas s'en empêcher. Mais autant je voulais qu'on en veuille un peu à João de boire comme il le fait, autant j'avais envie qu'on s'énerve aussi contre Leonor, sa femme. Elle ne le lâche jamais.

Leonor est également très dure avec sa fille.

La relation qu'elle a avec sa propre mère est une catastrophe. Elle fait un peu mieux avec Luisa, mais pas encore comme il faudrait et est incapable de dire « je t'aime » à son mari ou à ses enfants alors qu'il est évident qu'elle donnerait sa vie pour eux.

À sa décharge, elle a peu de temps pour elle...

La seule fois où elle n'a pas les mains occupées, c'est lorsqu'elle vient d'apprendre que sa mère ne viendra pas lui rendre visite. À ce moment-là, elle lâche tout. Cette femme qui tient debout depuis le début se laisse aller au désespoir. C'est difficile d'exprimer mieux ce qu'est l'exil que dans cette scène.

Leonor est le seul personnage à évoquer une forme de racisme à l'encontre des Portugais...

Sans en faire le sujet du film, c'était important d'en parler. Les Portugais ont été accueillis à bras ouverts en France mais cela n'empêchait pas certaines réflexions. On n'en faisait pas cas mais, malgré tout, elles blessaient. Encore un an avant sa mort, ma mère a entendu une employée de la Sécurité Sociale lui dire que si elle n'était pas contente, elle pouvait retourner dans son pays. Elle avait pratiquement passé sa vie en France, elle était bouleversée.

Source

Entretien complet disponible dans le dossier de presse du film.



L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Cristina Pinheiro, réalisatrice

Cristina Pinheiro est née à Tours, ville dans laquelle ses parents se sont installés après avoir quitté le Portugal. Elle a grandi avec cette double culture qui a conditionné son amour du langage. Elle débute sa carrière en tant que comédienne et réalise en 2002 un premier court métrage auto-produit, *Morte Marina*. Elle renouvelle l'expérience avec *Liga* en 2012, produit par Easy Tiger avec Helena Nogueira et Nanou Garcia. *Menina*, produit par Mezzanine Films, est son premier long métrage. Initié dans le cadre de l'atelier Scénario de la FEMIS, le script est sélectionné au Festival International des Scénaristes, avant d'être tourné durant l'été 2016 avec un casting franco-lusophone avec Nuno Lopes, Beatriz Batarda et la toute jeune Naomi Biton.

Nuno Lopes, acteur (João)

Né à Lisbonne en 1978, Nuno Lopes est un acteur portugais qui a fait ses premiers pas chez Marco Martins et José Alvaro Morais. Alternant théâtre et cinéma, il est récompensé par plusieurs prix de Meilleur Acteur au Portugal pour *Alice* de Marco Martins. En France, il tourne dans *Cadences Obstinées* avec Fanny Ardant. En 2016, il remporte à la Mostra de Venise le prix Orizzonti du Meilleur Acteur pour son rôle dans *Saint Georges* de Marco Martins.

Beatriz Batarda, actrice (Leonor)

Née à Londres en 1974, Beatriz Batarda a grandi à Lisbonne. Diplômée de la London Guildhall School of Music and Drama, elle embrasse une carrière de comédienne de théâtre. Au cinéma, elle joue notamment pour José Álvaro Moraix et Manoel de Oliveira.

Naomi Biton, actrice (Luisa)

Naomi Biton est une jeune actrice française. Elle a fait ses premiers pas au cinéma dans le court métrage *L'Homme qui en connaissait un rayon* d'Alice Vial. Elle trouve avec *Menina* son premier grand rôle.

Bande annonce

<http://www.mezzaninefilms.com/menina.html>

Extraits

<http://cineuropa.org/vd.aspx?t=video&l=fr&did=344519>

LES THÉMATIQUES

proposées autour du film

Vous trouverez ci-dessous trois grandes thématiques traitées dans le film *Menina*, qui pourront être abordées avec les élèves et faire l'objet d'échanges et de discussions avant ou après la projection. Il s'agit ici de simples propositions que nous avons choisies de mettre en valeur. D'autres pistes pourront bien évidemment être travaillées en fonction des projets de classes et du regard que vous porterez sur le film. La sortie au film pourra également faire l'objet d'une préparation à travers la découverte des métiers du cinéma.

La dictature de Salazar

Le film commence un 25 avril, jour de la **Révolution des Œillets** qui marque la fin de la dictature de Salazar au Portugal. Le personnage de Luisa est obsédé par ce « Saint Lazare » dont tous les adultes parlent sans pour autant répondre à ses questions.

Il peut être intéressant de proposer aux élèves un travail sur l'Histoire du Portugal. Le site Herodote.net propose notamment une présentation de la révolution des Œillets : https://www.herodote.net/25_avril_1974-evenement-19740425.php

L'Exil

Les parents de Luisa sont très nostalgiques de leur pays. **Pouvez-vous imaginer les raisons de leur départ du Portugal ? Comment ce manque du pays se manifeste-t-il ?**

Le site du Musée de l'histoire de l'immigration propose un dossier thématique sur l'immigration portugaise en France : <http://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/caracteristiques-migrations-selon-les-pays-d-origine/l-immigration-portugaise>

L'Immigration

Fille d'immigrés portugais, Luisa se revendique française, corrige ses parents lorsqu'ils font des fautes, reprend son frère qui vouvoie ses parents comme il est d'usage au Portugal, et va jusqu'à rejeter sa voisine d'origine portugaise. Née et élevée en France, Luisa a besoin de se forger sa propre identité qu'elle ne trouve pas au sein de sa famille et pense qu'elle doit choisir entre être française ou portugaise.

Que pensez-vous de ce dilemme ?

Le Deuil

João, le père, confie à Luisa le secret de sa mort prochaine, une révélation bien trop lourde à porter pour une enfant.

Comment Luisa réagit à cette annonce ? Comment personnifie-t-elle la maladie qui va lui enlever son père ?

La réalisatrice a choisi de consacrer beaucoup de temps à la mort du père : « *Elle est capitale pour moi parce qu'elle représente le passage de Luisa à l'âge adulte - je pense qu'on ne le devient que lorsqu'on prend conscience de sa propre fin. La mort du père va apprendre à Luisa à vivre avec l'absence puis à transformer cette absence en une autre forme de présence en convoquant sa mémoire.* »

Que pensez-vous de ce point de vue ? Qu'avez-vous pensé de cette scène ?

Un dossier pédagogique proposé par l'association Génériques

Créée en 1987, l'association Génériques a pour objectif de préserver, sauvegarder et valoriser l'histoire de l'immigration en France et en Europe. Organisme de recherche et de création culturelle sur l'histoire et la mémoire de l'immigration en France aux XIX^e et XX^e siècles, elle propose un dossier pédagogique autour du film *Menina*. Ce dernier propose notamment des activités à destination des collégiens et/ou lycéens dans le cadre des programmes d'Histoire et d'Enseignement Moral et Civique. Le dossier est disponible à l'adresse suivante :

<http://www.urbandistribution.fr/films/menina/>

RELATIONS PUBLIQUES

Marie Collet - marie.collet@lentracte-sable.fr

Mathilde Lesage - mathilde.lesage@lentracte-sable.fr

ACCUEIL-BILLETTERIE

Aurélie Bourdin - aurelie.bourdin@lentracte-sable.fr

Fabienne Peigné - fabienne.peigne@lentracte-sable.fr

02 43 62 22 22 - WWW.LENTRACTE-SABLE.FR